

## *Sous le kimono*

Claude Simon

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/999>

DOI : 10.4000/ccs.999

ISSN : 2558-782X

### **Éditeur :**

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 13-16

ISBN : 978-2-7535-5482-5

ISSN : 1774-9425

### **Référence électronique**

Claude Simon, « *Sous le kimono* », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 07 décembre 2018, consulté le 12 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/999> ; DOI : 10.4000/ccs.999

---

# SOUS LE KIMONO

Claude SIMON

Plaçait en guise de signal sur le rebord de la fenêtre un de ces pots de cuivre jaune de mauvais goût martelé camelote comme on en achète dans les magasins du genre souks tunisiens ce qui signifiait qu'elle était libre c'est-à-dire en quelque sorte que la voie (je pensais à cette mince et dure fissure ouverte dans sa chair) était libre et je savais alors feignant de muser dans la rue que je pouvais monter la trouvant presque toujours traînant d'une pièce à l'autre demi-nue insoucieuse de son corps ses seins semblables à des bourgeons se poussant forçant l'écorce de ce kimono décoré de fleurs et d'oiseaux acheté lui aussi ou gagné dans une de ces baraques ou loteries à l'enseigne exotique ces billards japonais où les lots s'obtiennent à force d'accumuler jusqu'à un nombre impressionnant les tickets verts ou rouges en carton usé, les coins cassés effrités pour ainsi dire parfois traversés là où on les avait pliés ou plutôt cassés de lignes cicatrices grises à ramification ou plutôt radicelles comme les lignes de la main

tickets que la jeune foraine blasée bâillant d'ennui aux avances bêtes des jeunes gens assise une fesse sur le rebord du comptoir distribue ou plutôt jette d'un air maussade aux gagnants comme une maîtresse d'école concédant des bons points et qui donnaient droit (mais à partir de quel chiffre!) à la potiche à la poupée cambodgienne à l'une quelconque de ces clinquantes camelotes empilées sur les rayons : bimbeloterie les lanternes à glands les vases décorés de vols de hérons les stores ornés de paysages à volcans et bambous peints sur les fines lattes assemblées ondulant cliquetant

avec un léger bruit d'osselets dans le courant d'air qui agite la tente et ces bouddhas de porcelaine aux robes vert-jade aux visages et à la grasse chair blanche comme enduite de crème leurs lèvres rouges figées dans un sourire de pacotille

me rendant compte à présent que cette espèce de violente attraction qu'elle exerçait sur moi avait ce même goût exhalait cette sorte d'amer parfum de défendu de chatoyant de clinquant et de pauvre sinon de crapuleux que je respirais, enfant, confondu avec cette écœurante odeur d'acétylène qui flotte en permanence dans les foires et qui pour moi s'était peu à peu identifiée avec la notion même de culpabilité et de désastre parce que m'attardant bien au-delà de l'heure autorisée (ou plutôt pas autorisée: raisonnable, c'est-à-dire – car il m'était interdit d'aller seul à la foire – l'heure qui m'eût permis de raconter un mensonge crédible comme par exemple que j'avais raccompagné l'un des deux ou trois camarades appartenant à des familles que connaissait maman et qu'elle me permettait de fréquenter), je me sentais peu à peu et irrémédiablement envahi par cette angoisse faite à la fois de regret et de défi, sachant qu'il était horriblement tard que j'aurais dû être rentré depuis longtemps que maman s'inquiétait et que chaque minute de nouveau retard augmentait encore l'ampleur de la catastrophe

non que j'eusse à redouter quelque punition que je savais n'avoir pas à craindre parce que je connaissais sa faiblesse cette faiblesse qui était sans doute une des raisons de mon défi et de mon irritation, imaginant sachant qu'elle me regarderait son visage empâté gras empreint de cet air douloureux et outragé qui provoquait en moi plus d'agacement que de peine m'importunant ridicule par l'excès théâtral de pathétique qui en émanait avec son léger double menton ses yeux globuleux et saillants et son nez court busqué comme un bec qui la faisait ressembler à un de ces oiseaux de basse-cour tout en même temps infatués et pitoyables leur œil rond aristocratique orgueilleux et stupide exprimant comme un permanent reproche la permanente détresse la permanente panique de leur inévitable destin comme s'ils s'efforçaient de combattre par une attitude d'insolence et de fatuité le tragique empreint de grotesque d'une existence dont la seule raison était d'être engraisés égorgés et mangés

la lumière de la lampe lui ferait des poches sous les yeux car ce serait le soir au dîner, dîner qui aurait été retardé jusqu'au moment où je serais enfin redescendu de chez l'oncle Charles ma version latine enfin traduite par lui ce qui nous amènerait fort tard car j'aurais auparavant été obligé de passer dans ma chambre assis devant ma table le temps qui était déceimment nécessaire pour me prévaloir à la fin d'un effort méritoire mais stérile me permettant d'entrer dans son bureau avec en mains le livre et la page de cahier de brouillon sur laquelle j'avais aligné n'importe comment et sans autre souci que de fabriquer un témoignage visible de ma bonne volonté la suite incohérente et imbécile des mots cherchés dans le dictionnaire.

Oncle Charles mettant ses lunettes me regardant d'un air soupçonneux furieux mais vaincu d'avance essayant de m'expliquer et de me faire traduire la première phrase puis de guerre lasse renonçant et se résignant enfin à me dicter rapidement la traduction du texte de Tacite ou de Suétone que je recopierai après dîner avant d'aller me coucher

m'attardant donc (peu à peu envahi par ce catastrophique sentiment d'irréparable faute et d'irréparable désastre qui se finirait par le devoir bâclé le regard excédé réprobateur et vaincu de mon oncle et enfin le risible et tragique visage de maman) dans cette atmosphère violente (musique, couleurs, émotions) de la foire où me retenait non pas tant l'attrait des jeux qu'une sorte de défi d'émulation qui me poussait à surpasser de cette façon (c'est-à-dire la désobéissance) mes camarades plus adroits ou plus forts et qui m'entraînait à rester le dernier jusqu'à ce que la foire ne soit plus pour moi qu'un haïssable et vain décor où j'errais seul misérable insatisfait et vaincu

foire qui se tenait à l'automne, peu après la rentrée, alors que les hauts platanes de la promenade où elle était installée finissaient de perdre leurs feuilles que le vent balayait chassait en troupeau hoquetant et titubant avec un bruit cartonnableux entre les baraques, la nuit qui tombait chaque soir un peu plus tôt accentuant encore cette sensation vaguement nauséuse de débâcle de péché de temps gâché

s'enfuyant impossible à rattraper, sensation qui m'étreignait et dans laquelle je m'enfonçais ou plutôt m'embourbais ou plutôt m'enlissais encore un peu plus au milieu du bruit incohérent des boules de bois roulant sur les planches des billards s'entrechoquant et oscillant de plus en plus rapidement sur les rebords des trous numérotés de 25 à 100 par ordre de difficulté et où elles semblaient tourner en rond comme un chien après sa queue cherchant sa place avant de se coucher pour ne plus bouger.

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de Réa Simon

Dans l'article synthétique qu'il consacre aux textes courts de Claude Simon, Alastair Duncan classe « Sous le kimono » parmi les « avant-textes lointains<sup>1</sup> », écrits comme des pièces détachées et attendant de trouver un usage dans un livre futur. Et de fait, ce texte précède de huit ans la publication du roman où il se retrouve inséré, transformé, *La Bataille de Pharsale*, paru en 1969, mais dont la genèse commence en décembre 1967 avec la relecture d'une séquence d'*Histoire*, paru au printemps : « À partir d'un passage d'*Histoire* (la version latine sur la bataille de Pharsale), j'ai écrit un petit texte. Comme celui sur les cartes postales : un embryon. Peu à peu ça grossit<sup>2</sup>... » Malgré la version latine, cet embryon n'est pourtant pas « Sous le kimono » ; mais celui-ci demeure dans l'atelier, disponible.

Ce texte court est publié par *Les Lettres françaises* en janvier 1961<sup>3</sup>, quelques mois après la sortie de *La Route des Flandres*, qui a fait événement, reçu le prix de *L'Express*, et suscité de nombreux débats. L'hebdomadaire, alors dirigé par Aragon<sup>4</sup>, avait publié sur le roman un article très favorable, et avait demandé à son auteur un premier texte court, « Comme du sang délayé<sup>5</sup> », publié en décembre 1960. La publication de « Sous le kimono » peut être ainsi perçue comme un des effets du succès de *La Route des Flandres*. *Les Lettres françaises* rendent compte dans le même numéro et à la même page de la première conférence donnée par Claude Simon à la Sorbonne, « Signification, roman et chronologie », le 11 janvier 1961<sup>6</sup>. Le contexte politique contribue sans doute à l'intérêt porté par l'hebdomadaire d'Aragon à Claude Simon : celui-ci a signé en septembre 1960 le

---

1. A. B. Duncan, « Les textes courts de Claude Simon : tentative de catégorisation », *Cahiers Claude Simon*, PUF, n° 7, 2011, p. 54.

2. M. Chapsal, « Entretien avec Claude Simon : “Il n'y a pas d'art réaliste” », *La Quinzaine littéraire*, n° 41, 15-31 déc. 1967, cité par A. B. Duncan dans la notice de *La Bataille de Pharsale*, CE I, p. 1379.

3. *Les Lettres françaises*, 19-25 janvier 1961, p. 5.

4. Fondé pendant la Résistance en 1942, et soutenu par le Parti communiste, *Les Lettres françaises* joue, dans les années 60, un rôle important dans le débat intellectuel et accueille largement la littérature innovante.

5. *Op. cit.*, 1-7 décembre 1960, p. 1 et 5.

6. J. Parot, « À la Sorbonne, Claude Simon part en guerre contre la signification ».

« Manifeste des 121 » et, comme les autres signataires, se trouve sous le coup d'une inculpation « d'incitation à l'insoumission et à la désertion ».

Si son contexte de publication est assez simple à cerner, il est plus difficile de dater exactement la rédaction de « Sous le kimono », en raison de l'absence de manuscrit – qui ne figure pas dans le fonds Simon de la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, pas plus que n'y figure celui de *La Bataille de Pharsale*: on peut seulement supposer qu'il a été écrit après *La Route des Flandres*, sans doute en 1960. Texte laissé en attente, le cas de « Sous le kimono » est caractéristique du travail d'écriture de Simon, qui rédige des « tableaux détachés<sup>7</sup> », destinés à être ensuite retravaillés selon leur pertinence pour tel ou tel chantier. Il appartient à une série de trois textes courts publiés en revue dans les mois qui suivent la fin de rédaction de *La Route des Flandres* et qui se retrouveront ensuite réécrits dans les romans suivants. Les deux autres, « Matériaux de construction<sup>8</sup> » et « Comme du sang délayé<sup>9</sup> », seront repris dans *Histoire*, même si cela ne vaut que pour un fragment du premier<sup>10</sup>. En revanche « Funérailles d'un révolutionnaire assassiné<sup>11</sup> », que Claude Simon donne à la nouvelle revue *Médiations* à la fin de 1961 sera réécrit dans *Le Palace*, dont la composition « en dessus de cheminée » est trouvée dès janvier 1961 et dont la rédaction commence très vite<sup>12</sup>.

Seul « Sous le kimono » ne trouve place ni dans *Histoire* ni dans *Le Palace*. Pourtant, comme ces deux romans, et contrairement à *La Bataille de Pharsale*, c'est un texte de la mémoire, dont la thématique, comme celle d'*Histoire*, appartient à l'enfance et à l'adolescence: les interdits et la culpabilité, les figures parentales de la mère et de l'oncle Charles avec la version latine appartiennent à *Histoire* et resurgissent dans *La Bataille de Pharsale*. Il semble bien que nous assistions en ce début de 1961 à la première apparition du personnage fictif de l'oncle Charles, une figure paternelle d'éducateur à laquelle seront attribués

7. Selon la formule empruntée à Flaubert souvent citée par Simon, notamment dans le *Discours de Stockholm*, p. 899.

8. *Les Lettres nouvelles*, 9 décembre 1960, p. 112-122 et *Cahiers Claude Simon*, n° 4, 2008, p. 9-17. Repris en partie dans *Le Palace*, p. 435-436, et en partie dans *Histoire*, p. 172-174.

9. *Les Lettres françaises*, 1-7 décembre, 1960, p. 1 et 5 et *Cahiers Claude Simon*, n° 6, 2010, p. 19-22. Repris fragmentairement dans *Histoire*, p. 370-373.

10. Il faut ajouter un texte publié en mai 1959, « Mor à mot » dans *Les Lettres nouvelles*, nouvelle série, n° 6, 8 avril 1959, p. 6-10 et les *Cahiers Claude Simon*, n° 5, 2009, p. 11-15. Repris en partie dans *Histoire*, p. 246-249.

11. *Médiations*, n° 4, 1961, p. 11-24. Repris dans *Le Palace*, p. 471-481 et p. 492-496.

12. Voir la notice du roman, *CE I*, p. 1329.

dans *Histoire* certains traits du viticulteur distrait et anonyme dont le second fragment de « Matériaux de construction<sup>13</sup> » décrit le bureau aux volets clos, ainsi que la lassitude grondeuse avec laquelle l'oncle accueille la version latine du narrateur « bafouillant essayant de faire croire que ce qu'[il] lisai[t] était autre chose que des mots cherchés à la diable dans le dictionnaire et mis tant bien que mal bout à bout<sup>14</sup> ». La narration en première personne de « Sous le kimono » procède par un tuilage des temps de la jeunesse et de l'enfance, le glissement de l'un à l'autre s'opérant par association entre le kimono porté par la jeune femme et les baraques foraines, puis par assimilation et explication de « l'attraction violente » produite sur le « je » par la jeune femme avec le pouvoir de séduction de la foire et de ses baraques sur l'enfant : désir du fruit défendu et angoisse générée par la transgression de l'interdit familial. Si l'attraction exercée par la foire ne se retrouve pas dans le roman de 1967 – *Histoire* –, s'y retrouvent, de façon diffuse et sans qu'on puisse parler de réécriture, la culpabilité liée à l'interdit, à l'adultère, la figure du modèle, l'érotisme du kimono et de la nudité voilée/dévoilée.

La reprise et transformation du texte de 1961 dans *La Bataille de Pharsale* relève, elle, d'une réécriture délibérée. Sans doute, « l'embryon » en est-il ailleurs, on l'a dit ; quant à son « amorce », elle est dans le présent de l'écriture, comme Simon le précise à Lucien Dällenbach : « j'étais assis sur mon divan, la fenêtre ouverte, un pigeon est passé entre le soleil et moi. J'ai écrit ça en me disant : on va voir ce qui va venir<sup>15</sup> ». Cependant Simon introduit, dans ce roman de l'autocommentaire et de l'intertextualité, nombre d'éléments de « Sous le kimono » concentrés sur quelques pages<sup>16</sup>. Et d'abord le « [k]imono japonais dans lequel elle posait », « à fond orange coq de roche avec des fleurs des chrysanthèmes ébouriffés des oiseaux aux longs becs aux longs cous sinueux parmi les tiges<sup>17</sup> » ; et avec lui, la figure érotisée de la femme demi-nue, devenue modèle de l'ami peintre. S'y retrouve aussi cet autre temps surgi de l'enfance, le monde de la foire avec

13. C'est au père de Bernard qu'est attribué le prénom de Charles dans *Le Sacre du Printemps*, p. 63-64.

14. *Hist.*, p. 173.

15. « Attaques et stimuli (entretien inédit) », dans Lucien Dällenbach, *Claude Simon*, « Les Contemporains », Le Seuil, 1988, p. 171.

16. *BP*, p. 594-597.

17. *Ibid.*, p. 594.



son « odeur d'acétylène<sup>18</sup> » et ses « clinquantes camelotes », avec les « hauts platanes de la promenade », « leurs feuilles que le vent balayait chassait » et la nuit qui tombait « chaque soir un peu plus tôt ». Avec la foire, surgissent les affects, la « culpabilité », « l'angoisse » et surtout le visage douloureux de la mère. Tous les détails érotiques, sensibles, affectifs, de cette évocation double sont donc présents mais l'explicitation des affects et leur analyse se formulent dans le roman en termes d'impressions associées et juxtaposées. Simon supprime en effet le lien de causalité, le « parce que » qui liait en 1961 les désirs de l'adulte au souvenir d'enfance et à ses tabous et il le remplace par un blanc et un alinéa :

cette violente attraction qu'elle exerçait sur moi avait ce même goût cette sorte d'amer parfum de défendu de chatoyant de clinquant et de pauvre que je respirais enfant confondu avec l'écoeuvante odeur d'acétylène qui flotte en permanence dans les foires et qui pour moi avait fini par s'identifier à la notion même de culpabilité de désastre m'attardant bien au delà de l'heure autorisée (*BP*, p. 565-596)

La juxtaposition des impressions sensibles de l'adulte en proie au désir et à la jalousie et de celles de l'enfant brisant les interdits rend inutile l'analyse psychologique explicite. Peut-être peut-on voir alors dans le titre autre chose que les connotations érotiques : il s'agit d'éclairer, de dévoiler à ses propres yeux ce qui se cache sous une réminiscence, une association d'odeurs et d'images.

« Sous le kimono », comme nombre de fragments séparés publiés par Claude Simon, assemble des traits majeurs de sa poétique : le fragmentaire et ses potentialités, le jeu de la mémoire et de l'analogie entre des sensations fonde une stratification des temps qui fait ressurgir l'enfance dans l'adulte, le passé dans le présent.

J. G. et D. Z.

---

18. Les citations fragmentaires suivantes ne reprennent que certaines des expressions communes aux deux textes.